



Julien Green
Œuvres complètes

VIII

PRÉFACE PAR GIOVANNI LUCERA
INTRODUCTION PAR MICHÈLE RACLOT
TEXTES PRÉSENTÉS, ÉTABLIS ET ANNOTÉS
PAR MICHÈLE RACLOT
ET GIOVANNI LUCERA

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JULIEN GREEN

*Œuvres
complètes*

VIII

PRÉFACE PAR GIOVANNI LUCERA
INTRODUCTION PAR MICHÈLE RACLOT
TEXTES PRÉSENTÉS, ÉTABLIS ET ANNOTÉS
PAR MICHÈLE RACLOT
ET GIOVANNI LUCERA

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1998, pour la Préface,
l'Introduction, les Appendices,
et pour l'ensemble de l'appareil critique.

*Les mentions particulières de copyright
figurent au verso des pages de faux titre.*

Romans et nouvelles

DIXIE

*À la mémoire de mon père,
et à mon fils.*

© Julien Green et Librairie Arthème Fayard, 1995,
pour la première édition.

© Julien Green, 1998,
pour le texte revu de la présente édition.

I

Dans la chambre d'Elizabeth, le soleil entrait en vainqueur après les pluies torrentielles de la nuit. Soudain Miss Llewelyn se pencha par la fenêtre et cria :

« Taisez-vous, les enfants. On veut dormir. »

Et avec une brusquerie rageuse, elle tira les lourds contrevents qui tonnèrent dans le silence. Subitement la pénombre transporta tout dans un autre monde ; le plafond ressemblait à un ciel gris. Disparus les garçons qui clamaient victoire sur la pelouse du Grand Pré, maintenant il n'y avait qu'une femme étendue dans son lit et parlant toute seule d'une voix sourde¹.

« Ce n'est pas vrai... tout à l'heure Mike est arrivé en bas et m'a dit : " Billy... " »

La voix de Miss Llewelyn vint du fond de la pièce.

« Mike dit n'importe quoi.

— Il a dit " Billy ".

— Comme Billy ne cesse de penser à vous, c'est comme s'il était là.

— Comme s'il était là, balbutia Elizabeth.

— C'est sûr. Je vous quitte un instant, mais je reviens.

— Non, laissez-moi seule. »

Miss Llewelyn ouvrit une porte qui laissa filtrer un rayon de lumière.

« Seule avec lui », murmura Elizabeth.

Miss Llewelyn disparut et referma la porte. Au bout de quelques minutes, elle revint et marcha droit vers le lit, posa un verre et une cuillère sur la table de chevet et d'une main vigoureuse souleva la tête de la femme inerte.

« Buvez », ordonna-t-elle en approchant le verre d'une bouche déjà à moitié ouverte.

Elizabeth ne résistait pas. Une gorgée, puis une autre furent avalées sans difficulté, puis une autre encore.

« Voilà, fit la Galloise satisfaite. Pour le moment vous êtes mieux au lit qu'ailleurs. Fermez les yeux et dormez.

— Pas envie de dormir, chuchota Elizabeth.

— Alors faites semblant. Vous m'en remercieriez. »

Elizabeth lui jeta un regard de dédain.

Tout près d'elle, au chevet de son lit, la petite Betty en blouse noire s'était glissée et se pelotonnait comme un animal dévoré d'affection craintive. Elle s'était sauvée du quartier des domestiques, espérant qu'elle ne quitterait pas Elizabeth, mais Miss Llewelyn l'avait vue. D'un froncement de sourcils elle lui ordonna d'être sage.

« Si elle veut quelque chose, tu descends vite », fit-elle.

Ces mots prononcés à voix basse, elle quitta la pièce.

Une brume blanchâtre avait pris la place de la fenêtre et s'effilochait sur la prairie qui semblait ressurgir par instants. Des lambeaux de vie, songea Elizabeth, c'était cela et non le paysage du Grand Pré. Elle n'avait pas seize ans. Sa mère, ruinée, l'emmenait en Amérique...

Tout à coup, c'était la nuit à Dimwood, les flambeaux étincelants tenus par les Noirs en livrée rouge, la famille sur le porche et les larmes orgueilleuses de sa mère et les rires des jeunes cousins, Billy, Fred et les autres. Tout était étrange et nouveau. Puis tout s'effaçait...

Après, loin dans l'espace et le temps, elle se retrouvait à Savannah, écoutant derrière une jalousie la voix plaintive des vendeurs de melons d'eau¹. Il y avait les promenades sous les avenues ombreuses... Puis le premier bal, le visage de Jonathan près des fleurs de magnolia, le clair de lune sur ce visage de l'amour, minute immobile en sa mémoire.

Comme le temps était inutile ! La brume recouvrait tout de son vide entre les souvenirs. Maintenant, le Grand Pré apparaissait avec l'homme le plus riche du Sud, oncle Charlie. Elle épousait son fils, encore jeune étudiant. Il le fallait, car ils avaient fait des bêtises ensemble. Et Jonathan revenait de l'autre côté des mers... Ensuite, ce duel stupide. La vie lui avait enlevé les deux hommes, la vie et non la mort, car ils restaient toujours présents en elle, comme si leurs visages marquaient les jalons de son existence de

femme. Et elle avait épousé Billy. Il était différent des autres, sensuel avant tout. Maintenant, elle savait : il était étendu là-bas sur un champ de bataille, son corps deviendrait à son tour cette terre virginienne qui avait ensorcelé Elizabeth. Elle ne retournerait pas en Europe, sa vie était bien ici, encombrée de jeunes morts, et...

Les cris des enfants couraient vers elle dans la brume. Non, c'était le rideau de mousseline frémissant sous la brise légère du matin. Légère ! Elizabeth se sentait de plus en plus légère. Tout ce blanc, ce n'était pas un rideau, mais la page de sa vie désormais.

Elle sombra corps et âme dans le sommeil.

II

Le vestibule plongeait dans une nuit presque totale comme pour accueillir plus décemment les ombres des soldats venues du champ de bataille. Seule une petite lampe orangée au milieu d'une table jetait une lumière timide sur la personne de Miss Charlotte debout et immobile, les mains jointes.

Du bas de l'escalier se dirigea droit vers elle un pas impétueux. C'était Miss Llewelyn, qui demanda dans un chuchotement en accord avec le dramatique éclairage :

« Je vous dérange, Miss Charlotte ? »

— Nullement, fit la vieille demoiselle. Mon devoir est de monter reconforter Elizabeth en utilisant pour cela un psaume. Mentalement je faisais un choix.

— Elizabeth se sent suffisamment informée de son malheur. Il ne lui reste plus qu'à y croire. Étendue sur son lit, elle se débat encore contre la vérité qu'elle n'accepte pas. Elle répète sans cesse que ça n'est pas vrai.

— J'ai connu dans ma jeunesse ces heures terribles. Elle finira par comprendre que ce qui est vrai est vrai.

— Je ne vous apprendrai pas que nous sommes au moment voulu pour lui épargner le choc d'une révélation qu'elle risque de ne pouvoir supporter. Je n'ai eu que le temps de faire le nécessaire.

— Que voulez-vous dire ?

— Laudanum. J'ai pris sur moi de lui donner la dose la plus efficace, qui est la vôtre. »

Miss Charlotte frappa la table de sa main.

« Mais vous n'en aviez pas le droit. Vous n'êtes pas de la famille. Moi seule aujourd'hui pourrais en décider. La dose indiquée sur le flacon est la seule autorisée par la médecine. Vous êtes une mauvaise femme, Miss Llewelyn.

— Eh bien, je porterai seule le poids de cette faute. Miss Elizabeth risquait de perdre la raison. Dans l'état où elle était, et alors que nous sommes si proches du champ de bataille...

— Là, je ne peux que vous donner raison. Il vaudrait mieux qu'on s'en aille d'ici.

— J'ai pensé à Kinloch¹. Elle serait sûre d'être bien reçue par ses cousins Turner.

— Kinloch est loin.

— Trois heures en calèche. »

Miss Charlotte garda le silence.

« Dès maintenant, continua Miss Llewelyn, nous pourrions envoyer là-bas un courrier pour les prévenir.

— Je vois que vous avez pensé à tout, fit Miss Charlotte d'un ton cinglant.

— Je tiens à sauver Miss Elizabeth d'une vie cruelle.

— Elle finira bien par tout savoir.

— Laissons au moins à la blessure une chance de se refermer. »

Pendant quelques minutes, elles discutèrent sur ce problème délicat. Finalement la vieille demoiselle fit un geste excédé.

« Kinloch serait probablement le meilleur refuge pour la malheureuse. Quant à moi, je reste ici à veiller sur la maison et les enfants, en l'absence de Mrs. Jones.

— Vous serez bien entourée et bien servie. Les Noirs seront fidèles. Je les connais.

— Je l'espère ! »

Dehors, dans le vestibule, Mike se promenait de long en large sans écouter le murmure des psaumes que débitait Miss Charlotte. Il tourna vers Miss Llewelyn un visage de craie comme si d'un coup toute sa jeunesse lui avait été confisquée.

« Vous venez avec nous porter Elizabeth à Kinloch, dit-elle. Ici, elle risque de perdre la raison.

— Kinloch, balbutia-t-il. Je le voudrais bien, mais je dois rejoindre mon régiment. Elizabeth... Si je pouvais m'y trouver avec elle... »

En disant ces mots, il eut un air désolé qui fit de lui un enfant.

« Si je pouvais, murmura-t-il encore. Et les enfants ?

— Ils restent ici.

— Je vais partir sans qu'ils me voient, dit-il. Mais sans la voir, elle ? »

Miss Llewelyn hésita.

« Cela vaudrait mieux », dit-elle enfin.

Elle sortit sans ajouter un mot. D'un coup la lumière envahit le vestibule, pareille à un cri de joie ; mais, à peine dehors, la Galloise referma la porte, abandonnant Miss Charlotte à ses religieuses méditations et Mike à sa peine. D'un pas rapide elle gagna les écuries derrière la maison. Les quatre chevaux d'oncle Charlie, sujet britannique, n'avaient pas été réquisitionnés et le cocher qui s'occupait d'eux à ce moment parut inquiet quand il vit Miss Llewelyn. C'était un colosse au teint d'apoplectique. Il venait du Yorkshire dont il avait conservé l'accent.

« Des nouvelles de Master Charlie ? demanda-t-il aussitôt.

— Aucune. Il est toujours à Liverpool avec son bateau et des armements pour le Sud.

— Il n'aura pas vu la victoire de Manassas à quelques minutes de sa maison.

— Taffy, on reparlera de tout ça plus tard. Tout à l'heure, tu vas m'atteler la calèche grise avec quatre chevaux. On part tantôt pour Kinloch avec Miss Elizabeth.

— Kinloch, Miss Llewelyn, ça n'est pas tout près, et les chemins sont rudement escarpés.

— À 4 heures, la calèche devant la maison, et en route ! Compris ? »

Il lui jeta un regard d'assassin et hocha la tête.

« Puisque c'est vous qui commandez...

— En l'absence de Master Charlie, oui, et ce sera comme ça tous les jours. »

Tournant les talons, elle partit à la recherche des enfants qu'elle fit rentrer à la maison. Seul lui échappa Ned qui disparut au galop dans les bois sur son cher Whitie. La Galloise alla rassembler les Noirs dans les cuisines. Ils tremblaient encore d'effroi, mais elle les tranquillisa presque de force en leur criant des ordres pour la journée. Mrs. Harrison Edwards et Miss Maisie De Witt, fourbues d'émotion, se remettaient au premier étage. Il y avait de quoi faire un repas pour tout le monde. Au travail donc, et vite.

Cinq miles à vol d'oiseau séparaient la maison de la terre où des Noirs et des soldats en loques creusaient un énorme trou pour les morts qu'on n'avait pu identifier, et l'odeur à la fois lourde et fade flottait par moments, écœurante dans l'air qui s'échauffait.

Vers 4 heures de l'après-midi, la calèche attendait devant la maison. Brusquement dehors, la Galloise fut suivie presque aussitôt par Miss Charlotte dont les yeux papillottèrent dans le soleil. Les deux femmes ne s'aimaient guère et les au revoir furent échangés sans aucune affectation pendant qu'Elizabeth montait sans un mot en voiture.

Restée seule sur le pas de la porte, Miss Charlotte se sentit l'âme enfin plus tranquille, quand les trois chevaux emportèrent avec eux dans la calèche des problèmes et des solutions de problèmes sans références dans les psaumes.

III

Tournant le dos au champ de bataille, comme pour en perdre le souvenir, les voyageurs traversèrent Prince William County et la vie normale semblait reprendre une force nouvelle. Des prairies déjà touchées par les brûlures de l'été s'étendaient le long des routes où la terre d'un rouge vigoureux jetait une note d'une splendeur tragique. Des bois coupaient ce paysage dont le charme agissait avec une sorte de violence douce. Tout au loin se devinait la crête des collines d'un bleu de fumée.

Miss Llewelyn regardait cette nature avec un plaisir qu'elle n'osait s'avouer quand elle abaissait les yeux sur Elizabeth qui demeurait immobile, plongée dans un état voisin du rêve éveillé. Jamais peut-être elle n'avait paru plus belle sous le large chapeau de paille légère qui la protégeait un peu du soleil. Des rayons passaient en effet de chaque côté des rideaux de toile noire et coulaient dans l'or de sa chevelure. Parfois, de sa bouche entrouverte s'échappait un très léger murmure de paroles indistinctes. Si elle avait jamais cru et compris qu'elle était veuve, il n'en restait qu'une ombre de souvenir dans le monde mystérieux où elle respirait.

Cependant, la calèche roulait à vive allure, secouée de temps à autre de légers cahots qui se firent plus rudes quand

on atteignit la gorge de Thoroughfare Gap. Par là s'ouvrait la route de Fauquier County.

Miss Llewelyn se rapprocha d'Elizabeth et lui dit d'une voix tranquille :

« Ne vous étonnez pas si nous sommes un peu secoués. Nous allons vers des collines que nous ne ferons que longer. Le pays est un peu sauvage. »

Elle tira le rideau qui faisait face à Elizabeth. Des sapins dispersés escaladaient les hauteurs, cachant un pan du ciel où flamboyait encore l'après-midi, et la route en mauvais état ralentissait le pas des chevaux. Bientôt ils atteignirent un cours d'eau si peu profond qu'un homme eût pu le franchir à pied, mais de grosses pierres l'encombrant d'une rive à l'autre en rendaient plus malaisé le passage d'une voiture. Sautant de son siège, le jeune valet noir alla guider l'attelage qui devenait plus nerveux et hennissait.

Miss Llewelyn prit la main d'Elizabeth.

« C'est le seul moment un peu ennuyeux du voyage. Vous sentez-vous fatiguée ? »

La jeune femme la regarda comme si elle ne la connaissait pas.

« Où sommes-nous ? demanda-t-elle d'une voix sans expression.

— Sur la route de Kinloch où nous serons tranquilles. »

Elizabeth se tut. Ses yeux se perdaient vers de hautes collines que l'on commençait à apercevoir à mesure qu'avancait la calèche. Des rochers couleur de rouille se dressaient sur les flancs déchirés de ces hauteurs. Elle les regardait sans curiosité apparente, attentive cependant comme pour se ressouvenir d'autre chose qu'elle ne voyait pas.

La Galloise l'observait non sans une légère inquiétude. Elle se demandait si la dose de laudanum avait été assez forte pour arracher Elizabeth au cauchemar d'une réalité insupportable, car elle la voyait pensive et d'une certaine façon trop présente au monde extérieur. Aussi valait-il mieux ne pas lui parler, ne pas la réveiller du monde fictif qu'elle contemplait de ses yeux bleus grands ouverts. Visiblement elle admirait le paysage, où les bois se faisaient plus épais et plus sombres au-dessous des crêtes des montagnes. Les rayons du soleil couraient sur les dentelures des sommets, y laissant par endroits comme des traînées de sang.

Bien avant la fin de l'après-midi, longue en cette saison, les voyageurs atteignirent Kinloch. Entourée d'arbres

immenses qui dépassaient de plus de trois fois les toitures, la vaste maison de bois sombre s'élevait non loin du rebord d'un plateau. De cette hauteur vertigineuse se voyaient au loin des collines bleu pâle de Virginie cernant comme d'une muraille irréaliste un paysage de champs et de prairies coupées de bois.

Une longue véranda ceinturait la vieille demeure dont l'austérité se trouvait sauvagement atténuée par les éclats d'une joie tonitruante venue des pièces les plus éloignées.

Sans prêter la moindre attention à ce bruit, Elizabeth descendit de voiture et monta seule les quelques marches de l'entrée. D'un geste elle écarta Miss Llewelyn qui s'offrait à l'aider. Un serviteur noir courait vers elles, le lad du cocher sauta de son siège et, pendant un instant, il y eut un peu de brouhaha autour de la calèche, quand on vit se hâter vers Elizabeth immobile une dame en robe de toile blanche aux larges volants.

Sans être jeune, elle gardait dans des traits d'une finesse intacte le charme impérieux d'une beauté séduisante. Un peu moins long, le visage eût été parfait, mais la profondeur des grands yeux sombres rachetait tout par la bonté qui s'y lisait. Lorsqu'elle fut près d'Elizabeth, son premier mouvement fut de lui prendre les mains sans rien dire, muette à la fois de surprise et d'une sorte de frayeur qu'elle n'arrivait pas à dissimuler. La nouvelle venue se contenta de la regarder en souriant, mais dans ce bref silence se jouait une sorte de drame que les mots refusaient d'éclaircir.

« Elizabeth, dit enfin la dame en blanc, je suis heureuse de vous voir à Kinloch.

— À Kinloch, répéta doucement Elizabeth. La dernière fois, nous nous étions vues à Dimwood. La fête sous les arbres de l'avenue...

— Ma pauvre enfant, dit Mrs. Turner, les larmes au bord des paupières. Venez.

— Si j'ai dit quelque chose qui vous fasse de la peine, je regrette, dit poliment la jeune femme.

— ... De la peine, répéta Mrs. Turner, oui, mais ce n'est pas votre faute, c'est le souvenir de tout cela... »

Elizabeth eut un léger sourire et ne dit rien.

« ... Toute la famille de Kinloch était venue... »

— Mais oui. Beaucoup de monde..., fit Elizabeth. Et de grandes réjouissances, des lumières dans les arbres, de la musique aussi, vous rappelez-vous ? »

Elle parlait de ces choses comme d'une pièce intéressante qu'elle aurait vue jadis'.

Mrs. Turner recula d'un pas. D'une voix que la peur faisait un peu rauque, elle dit simplement :

« Chère Elizabeth, vous restez avec nous, bien sûr. Ce soir, je ne puis vous offrir que la chambre de ma fille Beverley qui est absente. Elle est un peu loin de tout, mais je crois que vous y serez bien.

— J'en suis sûre, fit Elizabeth de son ton le plus mondain.

— Il faut vous dire qu'à l'autre bout de la maison un petit groupe de jeunes de la famille nous est arrivé en trombe et fait un peu de vacarme, fêtant la victoire, vous comprenez. Tous de jeunes officiers...

— De jeunes officiers, répéta mécaniquement Elizabeth.

— Oui. Oh ! ils seront partis à l'aube rejoindre leur régiment. Ils ont bu déjà un petit peu trop, comprenez-vous ? Cette victoire d'avant-hier... Mais je vais faire servir un léger repas ici même, que nous pourrions partager en paix.

— Je vous remercie, fit Elizabeth, mais je serais incapable d'avaler une bouchée de pain. J'ai soif ; seulement soif. Si un grand verre d'eau... »

Mrs. Turner quitta la pièce et faillit se heurter contre la Galloise qui, par hasard, se trouvait tout près de la porte.

« Madame, fit Miss Llewelyn avec une assurance toute virile, je suis la gouvernante du Grand Pré. Vous pouvez me confier le soin de Mrs. Hargrove sur qui j'ai veillé depuis sa quinzième année. Elle a surtout besoin de repos. »

Des explications suivirent, puis Mrs. Turner déclara :

« Elle m'inquiète. Elle ne semble pas dans un état normal.

— Elle rêve, c'est ce qu'elle peut faire de mieux pour le moment.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Le pire. Tenez-la à l'écart des officiers. Ils savent. »

Mrs. Turner étouffa un gémissement :

« J'ai compris. Je vais donner les ordres nécessaires pour qu'elle soit bien à Kinloch. Tenez-moi au courant. Pour le moment elle demande un verre d'eau. »

Haute de plafond, la chambre d'une simplicité un peu sévère ne manquait pas d'une recherche d'élégance : ainsi le lit à colonnes et à baldaquin blanc s'ornait d'une court-pointe de soie mauve. Quelques chaises à dossier droit contre les murs nus donnaient à la pièce un ton austère ; en

revanche, seule concession à la fatigue ou à la paresse, un gros fauteuil à capitons de cuir noir installait dans un angle un peu d'Angleterre victorienne, et, dans son lourd cadre d'ébène, une glace surmontait une commode à quatre longs tiroirs.

À demi étendue au fond du large fauteuil, Elizabeth regardait Miss Llewelyn s'affairer dans cette petite pièce qu'elle semblait à elle seule emplir de toute sa personne. On avait tiré les contrevents, et, chaque fois qu'elle passait près du flambeau à quatre bougies, des pans d'ombre se déplaçaient sur les murs et couvraient à moitié le plafond. Des deux poings elle tâta le lit et déclara :

« Dur comme à l'anglaise. Les couvertures sont sérieuses. Vous dormirez bien. »

Près de la cheminée s'ouvrait une porte qu'elle n'avait pas encore remarquée.

« Vous permettez, fit-elle, je vais explorer les environs. »

Sans attendre la réponse, elle prit une des bougies du flambeau et quitta la pièce.

Elizabeth la vit partir d'un œil indifférent. Le siège capitonné où elle se pelotonnait comme dans un nid la portait à une somnolence heureuse. Dans une sorte de rêve, elle entendait le pas de la Galloise s'éloigner, puis revenir pour s'éloigner encore. Enfin celle-ci reparut, la bougie aux doigts.

« C'est bien ce que je pensais, dit-elle. À côté se trouve un petit appartement avec une salle de bains et une seconde chambre à coucher. Tout cela plutôt exigü et comme qui dirait à l'abandon. J'y passerai la nuit malgré tout pour ne pas vous laisser seule.

— Seule », fit doucement Elizabeth comme un écho.

À ce moment on frappa à la porte qui donnait sur l'extérieur. Entra le jeune serviteur noir chargé d'un plateau avec un cruchon de verre rouge et plusieurs verres de même couleur.

« Vous avez demandé à boire ? fit Miss Llewelyn.

— De l'eau, oui.

— Avez-vous faim ?

— Pas du tout.

— Moi si. Je vais vous préparer un verre d'eau, puis j'irai voir ce que je peux trouver à l'autre bout de la maison. Tout à l'heure on entendait encore un peu de vacarme.

— Les officiers, m'am », dit le serviteur à mi-voix avec un sourire.

LÉVIATHAN (*Dialogues du film*)

<i>Notice</i>	1493
<i>Note sur le texte</i>	1495
<i>Notes</i>	1495

Articles et entretiens

<i>Notes</i>	1499
--------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

Romans et nouvelles

DIXIE

LE MAUVAIS LIEU

HISTOIRES DE VERTIGE

VIE ET MORT DE MICHAËL CORVIN

MAGGIE MOONSHINE

MISS EDDLESTONE

LA NUIT DES FANTÔMES

HISTOIRE DE RALPH

Œuvres théâtrales

DEMAIN N'EXISTE PAS

L'AUTOMATE

L'ÉTUDIANT ROUX

SECRETS DE FAMILLE

LÉVIATHAN

(Dialogues du film)

Préfaces, articles et entretiens

Préface

par Giovanni Lucera

Introduction

par Michèle Raclot

Chronologie (1994-1998)

Bibliographie

Notices et notes